Jimenez, Yolande. *Cette ville où je déambule*. Sudbury : Prise de parole, 2016. 91 p.

« Proverbe s'abstenir », déclare Yolande Jimenez dans les dernières pages du recueil, mettant de la sorte en relief le travail d'élaboration auquel elle se livre dans *Cette ville où je déambule*. Divisé en « tentatives » de proverbes et chansons, celui-ci ne peut en aucun cas se résumer à un assemblage de phrases rapides ou à l'emporte-pièce. Bien au contraire, « proverbe » après « proverbe », une suite de mini-récits se dessinent, se propulsent, s'emboîtent les uns dans les autres et forment une (presque) prose narrative qui accompagne la poète dans ses flâneries au gré des rues de Toronto et Montréal. Flâner, c'est observer et se laisser imprégner d'un foisonnement d'impressions. Jimenez s'y adonne avec un humour volontiers rebelle. Elle annonce son amour à la ville et à la vie, et son indépendance d'action.

Cette ville où je déambule est un recueil en mouvement, depuis son titre évocateur jusqu'aux photographies de pas de danse qu'il inclut. Au moyen de longues expositions, six photos en noir et blanc et en pleine page visualisent la progression de chaque mouvement comme si chacun s'envolait légèrement, en quasi transparence, seconde après seconde pour mieux remplir l'espace tout en le faisant vibrer et sortir d'une cage invisible, en dehors du recueil et vers des passions autres que l'écriture.

S'échapper – par la danse certes, mais aussi dans l'écriture. D'emblée, l'auteure expose son envie d'apocalypse littéraire : « quand je n'ai plus de munitions je décide de prendre en otage l'académie française / [...] je tire une rafale de litotes / la brigade des hyperboles menace d'intervenir / [...] d'autres poètes m'accompagnent nous sommes jugés pour kidnapping de la langue ». Le verdict est sans appel et tout à fait alléchant ; le rapt de la langue est une « peine d'amour » pour les inventeurs de poésie, à la fois une maladie, un foudroiement, un émoi, une palpitation et une folie dans laquelle la poète se délecte. La révolte lui va bien et elle pratique une salubre « gymnastique quotidienne » : « un pied de nez au sacré un coup de pied aux habitudes un grand écart vers la déroute ». En filigrane se jouent une immigration (de l'Europe au Canada) et un jeu de l'accoutumance à un nouvel environnement et à une nouvelle direction dans la vie. *Cette ville où je déambule* peut sans doute être lu comme une suite de constatations : « un amour qui finit en queue de poisson » ; « je marche sur la lune je récite l'europe » ; « un jour qui court après un autre + un jour sans apôtre + un jour essoufflé + un jour de juillet + un jour étiré sur la corde à linge », etc. Mais qu'on ne s'y trompe : celles-ci donnent l'élan à la magie des mots et aux images qui craquent agilement : « les fleurs dessinent des

barreaux un peu comme des articles de journaux dans la basse-cour du monde » ; « on
entend le fleuve frémir sous les papiers des fiançailles » ; « la pluie d'octobre ordonne
 les avenues silencieuses en des millions de mirages ».

Catherine Parayre